

## Devons-nous respecter la nature ?

*L'accroche... on s'en fiche*

*L'important c'est  
1) une analyse  
solide et détaillée  
du sujet*

*2) une probléma-  
tisation  
approfondie et  
précise de la  
question  
(portez attention  
aux  
connecteurs!!)*

*ces questions sont  
si ordonnées,  
qu'on voit  
clairement  
apparaître un  
FIL, une  
continuité de la  
pensée.*

*La première  
partie explore  
une première  
direction =*

*l'idée du respect  
de la nature*

Pour lutter contre l'abattage d'arbres centenaires qui sont sur le trajet de la future autoroute A61, des militants écologistes se sont enchaînés dans leurs branches.

Faut-il respecter la nature ?

Cette question renvoie pour commencer à la notion du **devoir**. L'être humain n'est pas un être dont le comportement est simplement déterminé par l'instinct. Nous sommes doués d'une conscience réfléchie et symbolique, ce qui nous rend responsables de notre comportement. À ce titre, avant d'agir, de faire, l'être humain se confronte à la question : « que dois-je faire » ? Ici cette question porte sur notre rapport à la nature. La nature, c'est ici notre milieu, qu'on appelle aussi l'environnement. Plus exactement c'est la partie de notre environnement qui n'est pas artificielle, fabriquée et transformée par nous. Mais la nature a ici encore un autre sens, elle renvoie à l'ensemble des êtres qui la composent. On parle de la nature du lion, du cheval, et de l'être humain. Quant au **respect**, il s'agit d'un sentiment qui est basé sur la reconnaissance de la valeur intrinsèque d'un être. Respecter un être, c'est lui reconnaître une valeur propre, et pas seulement utilitaire. C'est reconnaître qu'il a sa fin non pas seulement en moi, comme un simple moyen, mais aussi en lui-même.

Il existe donc un premier problème : la nature peut-elle **effectivement** être reconnue comme un être à part entière ? Est-elle autre chose qu'un simple amas de matières et de forces ? En réclamant le respect pour la nature ne tombe-t-on pas dans une personnification illusoire et abusive de celle-ci ? La nature serait-elle une personne ? Une grande Dame ? **Mais** ce problème est redoublé par l'analyse de notre propre nature. **Pour commencer** existe-t-il un seul être vivant qui, parce qu'il vit à l'intérieur de la nature, la respecte ? Qu'est-ce qu'être vivant sinon veiller à sa propre survie et au-delà, à son propre développement ? **Quant à** l'humain, plus spécifiquement, n'est pas par nature « homo faber », un être qui est voué, par ses capacités naturelles, à transformer son milieu ? **Dès lors** n'est-il pas absurde de vouloir imposer à l'humanité le respect de la nature ? **Cependant, d'un autre côté**, cette approche de la nature comme moyen, ou stock de ressource ne nous confronte-t-elle pas à une impasse ? Ne devons-nous pas prendre en compte le caractère fini, mais aussi fragile de notre environnement ? N'y a-t-il pas une urgence à prendre conscience que notre milieu doit-être préservé ? **Mais** cela implique-t-il qu'on se donne le devoir de respecter « la nature » ? On retomberait **alors** dans l'absurdité de s'obliger à respecter un être dont l'existence est douteuse. **Par conséquent** le problème véritable n'est-il pas que nous manquons de respect non pas à la nature, mais à nous-mêmes ? N'est-ce pas au nom du respect des générations futures que nous devons non pas respecter, mais préserver la nature ?

Pour commencer remarquons que dans de nombreuses cultures, l'idée que la nature doive être respecté est à prendre au sens littéral. Dans les cultures andines (Amérique du Sud), les peuples autochtones adorent et célèbrent la **PACHAMAMA**, la Terre Mère. Ils lui font des prières, des offrandes. Et l'État Bolivien a inscrit l'existence de la Pachamama dans sa constitution et lui a reconnu des droits. Une idée semblable, présentée par **PHILIPPE DESCOLA** dans son livre Par delà nature et culture, est défendue par le peuple Makuna, en forêt amazonienne colombienne. Pour ce peuple, l'humain est inséré dans un système où les autres formes de vie, notamment animale, ont une dignité comparable à la notre, et méritent donc notre reconnaissance. Les animaux, la nuit, se défont de leur enveloppe de poils et d'écailles, et, sous les montagnes et les rivières, rejoignent eux aussi leurs grandes maisons dans lesquels ils mènent une vie symbolique comparable à celle des tribus humaines.

Dans un tel cadre de pensée, l'idée de « respect de la nature » a du sens, puisque on

*La première partie rencontre sa propre limite. C'est le début de la transition*

*Cette limite c'est que la nature n'est pas un « être » et donc lui appliquer la notion de respect n'a pas de sens.*

*On voit alors que seul l'humain est, dans la nature, éminemment respectable.*

*La deuxième partie continue la critique de l'idée de départ en abordant un nouvel axe :*

*- l'être humain n'est pas naturellement fait pour respecter son milieu*

*s'il faisait cela, il ne serait pas humain*

reconnaît à la nature, et aux différentes espèces qui la composent, une valeur, une dignité particulière. Le problème est que rien, dans les sciences de la nature, ne vient corroborer cette idée. La conscience symbolique, en réalité, n'appartient qu'à l'être humain, et aucun fait ne vient confirmer cette idée que notre Terre serait un être à part entière.

Le seul point qui est factuellement constatable est que bien des espèces animales, comme le disait le **BOUDDHISME**, manifestent une capacité individuée à ressentir du plaisir et de la douleur, ce qui pose effectivement la question de leur prise en compte en tant qu'êtres doués de sensibilité. La loi de la République Française a d'ailleurs pris acte de ce fait en donnant depuis 2015 un statut juridique intermédiaire à l'animal, qui n'est plus considéré comme bien meuble, mais comme « être vivant doué de sensibilité ». Il y a donc **DANS** la nature des êtres qui méritent en quelque manière notre attention, voire notre respect, mais rien ne vient nourrir l'idée qu'il nous faudrait respecter LA nature comme entité définie.

Or il est important de constater que s'il y a dans la nature des êtres qui méritent d'être respectés, ce n'est pas au même titre pour toutes les espèces. Mettra-t-on au même plan l'humain et l'animal ? En réalité, comme le dit **KANT**, « seul l'homme possède le je dans sa représentation », c'est-à-dire qu'il est seul doué d'une conscience non pas seulement sensible, et immédiate, non pas seulement réfléchie, mais symbolique. Chaque être humain, de ce fait, manifeste une singularité qui lui est propre, et qui lui donne une dignité particulière dans la nature. Bien sur, on ne fera pas souffrir inutilement une poule. Mais s'il s'agit de décider entre laisser vivre la poule, ou nourrir l'enfant, alors la dignité supérieure de l'être humain se manifeste clairement. On peut donc dire que la nature, pour nous, s'organise sous la forme d'une « scala naturae », puisque nous mettons l'humain au dessus de l'animal. C'est donc à nos frères et sœurs humains que nous devons avant tout le respect, et pas à la nature.

\*

\*\*

Voyons maintenant que non seulement la notion de « respect » appliqué à la nature n'a pas de sens, mais qu'en outre, le rapport de tout être vivant à son milieu est profondément auto-centré. Tout animal est un être néguentropique, comme le dit **SCHROEDINGER**, c'est-à-dire un être qui, pour continuer d'exister, doit détourner les effets de la seconde loi de la thermodynamique sur son corps. Pour ce faire, il doit chercher hors de lui l'énergie qu'il perd et la matière organique qui, inévitablement, se dégrade en lui. Loin de respecter son milieu, il s'en sert, et y prélève, autant qu'il le peut, ce qui lui manque. Si sa nature propre lui donne un avantage dans la lutte pour l'existence, alors sa descendance se répand dans le milieu naturel, quitte à profondément le dégrader. C'est ce que les lapins ont fait lorsqu'ils ont été introduits en Australie sans prédateur naturel pour réguler leur population. C'est ce qu'il se passe actuellement avec les rats sur l'Ile de la Réunion.

Cela n'est pas vrai que pour les animaux, mais vaut aussi pour l'homme. Ainsi, comme le dit **JOHN STUART MILL**, même les amoureux de la nature ne peuvent s'empêcher de « louer les victoires de l'art sur la nature ». La nature ne nous accueille absolument pas comme une grande dame bienveillante. La « Pachamama » chère à la Bolivie est un milieu qui nous impose ses épidémies, ses prédateurs, ses tremblements de terre, sa foudre. Ainsi la nature se présente pour nous, comme le dit **Mill**, non seulement sous la forme d'un « obstacle », mais même sous la forme d'un « ennemi ». Cette personnification signifie en fait ici que non seulement la nature n'est pas toujours propice à notre développement, mais elle va jusqu'à représenter un frein à ce développement, parce que les forces qu'elle contient ne le favorisent pas.

Ainsi le sens de la vie humaine ne consiste pas, comme l'affirme pourtant **ZHUANG ZI**, à vivre dans une « promiscuité » avec la nature, et à refuser toute institution. Plus exactement il y a quelque vérité dans le propos du philosophe chinois, mais elle

*La nature de l'homme c'est celle d'un homo faber, qui, transformant la nature, travaille à construire son monde.*

*Ici j'ai choisi de placer ma transition en début de partie suivante*

*Pourquoi longtemps nous n'avons pas vu le problème ?*

*(problème 1 : l'épuisement des ressources)*

*D'ailleurs il y a deux problèmes*

*(problème 2 : la destruction des écosystèmes)*

renvoie à un temps – il y a 8 millions d'années – où l'humain n'était pas encore un humain, mais un primate arboricole sans accès à la conscience symbolique. L'erreur de **ZHUANG ZI** est de croire que cet état de paix, de promiscuité, et de simplicité de la vie naturelle était un état humain. En effet, l'être humain se caractérise par sa conscience symbolique, une conscience symbolique qui le rend inventif, créateur, fabricant. Nous sommes, comme le dit **BERGSON**, « homo faber », des hominidés d'un genre très particulier puisque nous sommes non seulement capables de fabriquer des outils, mais aussi d'en varier et perfectionner indéfiniment les formes parce que notre conscience symbolique nous permet de nous transmettre nos connaissances de génération en génération.

De ce fait, il est **DANS NOTRE NATURE** de ne pas simplement vivre dans une simple promiscuité avec les autres êtres de la nature, mais de transformer la nature pour en faire un monde humain. Et dans cette dynamique, la nature apparaît comme un stock de ressources, un ensemble de matières et de forces que nous devons soumettre et exploiter afin qu'elles nous servent.

\*

\* \*

Mais il y a une limite à cette présentation de l'être humain. Cette limite tient à une caractéristique très particulière de notre rapport à la nature : la nature, en tant qu'elle est notre milieu, ne prend pas la forme d'un univers infini, et donc infiniment exploitable. La nature prend pour nous la forme d'un lieu : la planète Terre. Et la limite est encore plus étroite que cela. Le déploiement de l'existence humaine se produit à l'intérieur d'un milieu délimité en dessous par l'écorce terrestre, et au-dessus par à peine plus de 10km d'atmosphère : la troposphère (en fait au-delà de 7000 mètres la vie humaine est à peu près impossible, d'où le danger des ascensions des plus hauts sommets).

Jusqu'au XXème siècle, l'être humain n'a jamais eu conscience de cette limite. La nature, notre milieu naturel, nous semblait inépuisable. Par exemple, le banc sous marin de Terre neuve semblait pouvoir fournir des ressources en poisson sans limite. Mais depuis quelques dizaines d'années, du fait de la puissance de notre développement technique, du fait de la progression de nos capacités d'extraction (de minerai, de poisson, de bois, etc.) nous sommes amenés à découvrir que nous nous dirigeons vers une impasse : notre puissance technique d'exploitation des ressources est en train de dépasser la quantité des ressources effectivement disponibles. (dans les années 1980, du fait de la surpêche, les ressources halieutiques du Banc de Terre Neuve ont diminué de 99 %).

À ce premier problème de ressource s'ajoute un second problème : l'approche de l'être vivant comme prédateur de son milieu est, non pas inexacte, mais à moitié aveugle. En effet, si tout être vivant est bien le prédateur de son milieu, sans préoccupation pour celui-ci, ce milieu prend néanmoins la forme d'un écosystème dans lequel des mécanismes de régulation assurent une stabilité et une continuité du système. Par exemple, le lion veut simplement dévorer les gazelles, mais sa pression de prédation n'est pas nuisible à l'espèce gazelle, elle lui est profitable, puisque le lion n'élimine pas les animaux les plus aptes à se reproduire, mais les individus malades et affligés de défauts génétiques. Cela, le lion prédateur ne le sait pas, mais sans le savoir, il est un rouage essentiel d'un écosystème organisé.

Or sur ce point, notre puissance technologique est en train de détruire ces mécanismes écosystémiques. Nous sommes si puissants que nous échappons à la pression de notre milieu. Par conséquent nous pouvons continuer à dégrader ce milieu. Nous rejetons toujours plus de plastique dans les océans, toujours plus de CO2 dans l'atmosphère, toujours plus de matières fécales dans les cours d'eau. Mais la conséquence est que les équilibres écosystémiques ne peuvent plus fonctionner. L'eau des océans s'acidifie, les températures augmentent, les espèces disparaissent en masse, les périodes de sécheresse sont toujours plus marquées, etc.

*la solution :  
prendre  
conscience que  
nous devons le  
RESPECT aux  
générations  
futures*

*alors que notre  
développement  
actuel, en fait,  
manque  
cruellement de  
respect à  
l'humanité*

*la conclusion  
récapitule le  
devoir (ce que je  
fais ici très vite)  
et s'occupe de  
répondre avec la  
plus grande  
précision  
possible à la  
question posée.*

Dès lors, comme le dit **HANS JONAS**, nous sommes en train de faire de notre milieu un « *cloaque* » c'est-à-dire un lieu impropre à la continuation de notre développement, voire de notre existence. On peut donc remarquer que la présentation du problème écologique comme un problème de « *rechauffement climatique* » manque le cœur du problème. Notre problème écologique ne se limite pas au réchauffement, il s'agit d'un problème de destruction globale des équilibres naturels qui soutiennent et permettent notre développement. Autrement dit, nous scions la branche sur laquelle nous sommes assis.

Et c'est ici que la notion de **respect** reprend tout son sens. Non, nous ne devons pas respecter la nature, cette expression n'a pas grand sens. Mais nous devons **PRÉSERVER** notre milieu naturel au nom **DU RESPECT** que nous devons à notre propre humanité, c'est-à-dire à la possibilité pour les générations humaines à venir de vivre une vie authentiquement humaine. Ce que notre développement actuel a de profondément immoral est qu'il paie l'opulence actuelle d'une partie de la population mondiale au double prix

1. de la souffrance toujours plus aiguë de la plus grande partie de la population mondiale, qui non seulement ne bénéficie pas du progrès, mais en plus, voit son milieu naturel dégradé toujours plus,

2. de l'avenir des générations futures, qui hériteront, à ce rythme, d'un environnement toujours plus dégradé.

Ainsi, comme le dit Jonas, ce n'est plus, comme le disait MILL, la nature qui constitue le principal obstacle, voire le principal ennemi de notre développement. C'est notre développement lui-même qui, tel un serpent se mordant la queue, se met en danger.

En conclusion, non nous ne devons pas respecter la nature, tout simplement parce que cette formulation manque le cœur du problème écologique. Mais oui, notre développement technique actuel est confronté à une dangereuse impasse. La formulation exacte de ce problème est donc non pas que nous devons respecter la nature, mais que **NOUS DEVONS LA PRÉSERVER AU NOM DU RESPECT QUE NOUS DEVONS À L'HUMANITÉ ELLE-MÊME.**

En ce sens il est sans doute nécessaire de revenir sur la critique que nous avons faite du concept andin de la Pachamama. En effet, dans la constitution Bolivienne, celle-ci n'est pas seulement identifiée de façon spirituelle comme une sorte de Grand Esprit, ou Grande Mère Nature. L'approche constitutionnelle de ce pays est beaucoup plus précise et factuelle. En effet, puisqu'il est un fait que l'être humain n'est pas simplement un être libre et fabricant de son monde, mais un habitant d'une nature dans laquelle il doit s'insérer et dont il dépend, alors l'idée que la Nature, comme environnement, doive être reconnue comme une totalité englobante prend sens.

Au contraire, si l'être humain continue de se voir « *comme maître et possesseur de la nature* », il court à sa perte. Au final, nous devons effectivement respecter la nature, mais à la manière dont un être humain prend soin de ses outils, de son jardin, de sa maison, parce que s'il ne le fait pas, sa descendance en paiera le prix.

En un mot, de cette Terre, nous ne sommes pas les possesseurs, mais les habitants.